

POUR L'UTOPIE

Marcelle GOETZ

Il faut défendre et proclamer l'Utopie. Sans hésiter. C'est d'elle que jaillit l'élan vital, le sens de notre action.

Elle est l'idée libre que nous nous faisons de l'homme et du monde, la vision privilégiée dans laquelle rien n'empêche plus l'homme d'atteindre sa dimension pleine, parfaite, heureuse, réussie. Des esprits simplistes et chagrins qui s'honorent d'avoir-les-pieds-sur-la-terre, veulent tordre le cou à l'Utopie au nom du réalisme, du bon sens, et même — pourquoi pas? — de l'efficacité! Ils ne voient donc pas, ces myopes, que ce projet « irréalisable », ce croquis qui choisit délibérément d'ignorer les ombres et les lignes brisées pour se perdre dans la lumière, est le centre magnétique qui détermine et oriente toutes les lignes de force de notre action: nous agissons pour transformer le monde, pour que la réalité historique que nous pouvons influencer à notre petite mesure fasse un pas vers l'Utopie.

Notre rôle est d'établir une dialectique vivante entre les deux pôles de notre vie: l'histoire et l'Utopie. Je laisse à un camarade physicien le soin d'analyser les lois selon lesquelles

gravitent l'Utopie et l'Histoire. Je me borne à quelques remarques empiriques:

- Tous poursuivent une Utopie, beaucoup sans le savoir.

- Il arrive à certains que leur Utopie ressemble tant au monde dans lequel ils vivent, qu'elle s'y confonde. Leur Utopie vole à ras de terre et bientôt s'y pose. Bonne sieste! Mais méfions-nous, ils sont peut-être morts ou même pourris.

- D'autres poursuivent une Utopie aussi haute que vaste, source d'un dynamisme puissant et fécond. Les voilà en mesure d'infléchir l'histoire. Et c'est là que l'affaire se corse.

- De quelle Utopie s'agit-il? Quelle image de l'homme visent-ils? Hitler en portait une, c'est sûr. Helder Camara en porte une autre. Le ministre de l'Education Nationale a aussi la sienne qui n'est peut-être pas la vôtre.

Je vous dirai la mienne. C'est l'Utopie d'un homme libre.

Libéré de la peur. Les gens ont peur, de l'air et de la lumière, du grand vent et des parfums inconnus, du

froid et du chaud, peur de l'autre, peur d'inventer leur vie, de risquer une parole sincère. Je les comparerai aux cloportes qui ont organisé leur petit monde douillet et noir sous un pot de fleurs. Là est la sécurité. Ils se gardent bien d'en sortir parce qu'au soleil, ils mourraient. C'est ainsi que nos contemporains se mettent à l'abri de chapelles bien sécurisantes : la famille, le syndicat, l'église, le parti, l'amicale de tout ce que vous voudrez, la bonne parole de la télé ou de leur journal d'élection, le cercle des relations sans surprise. On a toutes les peines du monde à entraîner les plus audacieux à ouvrir quelques fenêtres.

Je voudrais l'homme libre d'écouter toutes les idées, curieux, disponible, attentif, bienveillant, capable de choix, fidèle à lui-même, préparé à comprendre et à admettre plusieurs langages, à l'aise dans la diversité, un homme qui sache jusqu'au cœur de ses fibres que seul l'amour engendre la vie et que les formes de la vie sont multiples.

Libre de créer. Les gens sont obsédés par leur bulletin de salaire. Ils le situent à la charnière de leur bonheur ou de leur morosité. Ils oublient que le salaire est un outil. Il faut certes de bons outils. Mais ils confondent

l'outil et l'œuvre. C'est pour cela qu'ils dévient leur créativité en se figurant par exemple que l'équipement électroménager leur donnera la vie ou que leur voiture est l'œuvre de leur vie ; voyez comme ils la soignent, l'exhibent et la commentent !

Il faut pourtant qu'ils découvrent la joie des enfantements, du poème, du chant, de l'univers recomposé visuellement ou musicalement, de la forme qui sort des mains, de la plante qu'ils ont fait croître, du plat qui harmonise les saveurs et les parfums, de la construction qu'ils ont élaborée, de la relation vivante et du partage avec l'autre. La création est connaissance, une connaissance pour laquelle l'intelligence a pris la forme de l'amour. Elle engendre donc elle aussi la vie dans sa multiplicité.

Voilà l'image qui se dessine derrière le visage de mes élèves, qui s'inscrit à l'horizon, au point de rencontre des perspectives tâtonnantes, cahotiques de mon travail d'enseignante employée par l'Education Nationale, encadrée par les circulaires, les règlements, les programmes, et courbée sous le vent réactionnaire et répressif qui souffle.

Marcelle GOETZ
19, rue Mélingue, 14 Caen